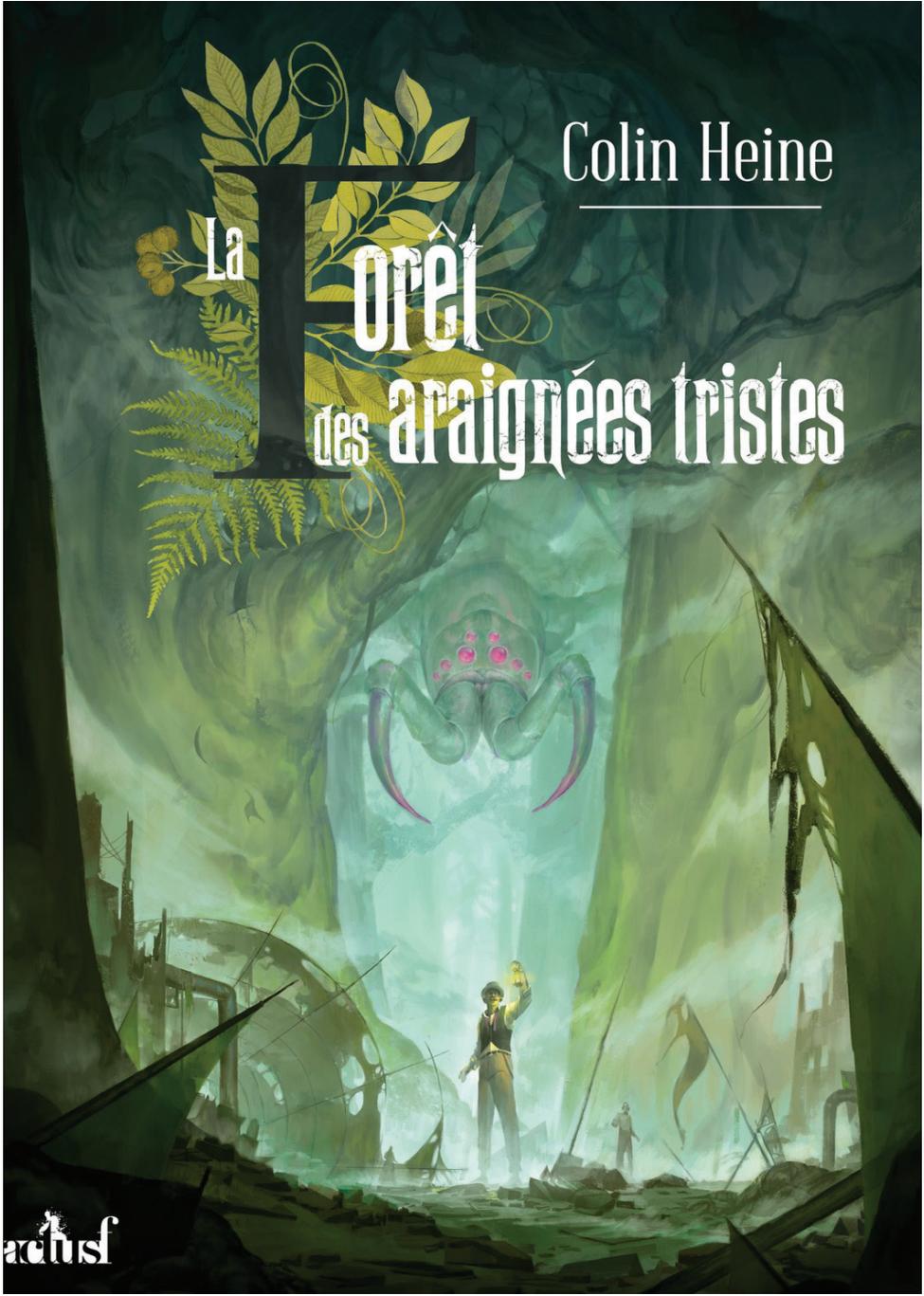


Colin Heine

La Forêt  
des araignées tristes

actusf



# LA FORÊT DES ARAIGNÉES TRISTES

(EXTRAIT)

Ouvrage sous la direction de Marie Marquez

© **Éditions ActusF**, collection Les Trois Souhails, février 2019

45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)

ISBN : 978-2-36629-962-5 // EAN : 9782366299625

*On recouvra ses esprits. On réalisa qu'on était toujours là. Et que le monde avait en partie disparu.*

*La brume qui s'était abattue partout ou presque, coupant les villes les unes des autres et engloutissant des régions entières, devait être à l'origine de la catastrophe. En refluant lentement, elle découvrit des paysages qu'on ne connaissait pas. On les avait oubliés.*

*Ou alors, ils existaient pour la première fois.*

*Tandis qu'elle se retirait, la brume permit de reconstruire une partie de ce qu'elle avait anéanti. Des choses auxquelles on ne pensait plus réapparurent, à la fois étranges et familières, comme un souvenir qu'on retrouve en s'étonnant de l'avoir perdu. Des bâtisses, des comptoirs et des bourgs. Des marteaux, des sacs de sable et des charrettes. Des machines, des outils et des commandes. Des sommes d'argent, des salaires et des hiérarchies.*

*On se remit au travail, tout en ignorant l'hébétude. On fit mine de ne pas y penser, et finalement on n'y pensa plus. On agit comme autant d'automates, qui font ce pour quoi on les a faits. La catastrophe, la vape, les volutes de brouillard poisseux qui avaient soudain tout englouti perdirent peu à peu de leur importance.*

*On reprit conscience de tout, au rythme d'un monde qui retrouvait peu à peu sa forme. Et on finit d'oublier en même*

*temps les causes de la catastrophe, les milliers de tonnes d'ignium brûlées au quotidien par des dizaines de milliers de chaudières, produisant une vape qui s'était amoncelée sur des générations, une vape si lourde, si épaisse qu'un jour elle déchira tout. L'humanité et ses souvenirs.*

*Seuls comptèrent bientôt le labeur et le moment présent.*

*On remit les machines en marche et on fit suer les hommes dessus. On additionna l'eau d'ignium, dont on avait retrouvé des réserves dans des remises et des salles aux cloisons renforcées. On fit brûler le charbon. L'eau se transforma à nouveau en vape riche, d'une puissance bien supérieure à ce que l'eau pure aurait produit. Et on se réjouit comme autrefois des possibilités que les machines ouvraient aux inventeurs, aux entrepreneurs, aux industriels. On signa des contrats, on achemina les métaux, les blocs de pierre, les troncs équarris ou non, et on rebâtit les villes. Des hommes trimèrent, d'autres s'enrichirent et certains moururent de travail et d'indigence. Le cours des choses, que l'on savait normal sans trop comprendre pourquoi, reprenait sa place dans les vies.*

*Quand on eut occupé la totalité du maigre espace que la vape avait laissé derrière elle, on édifia des piliers. Des grues, des charriots, des rails réalisèrent les plans des architectes. Les rouages tournaient, les engrenages s'accrochaient et s'entraînaient, animés par la vape qui s'échappait en sifflant et faisait semblant de disparaître.*

*Au fil des décennies, on rebâtit grâce à la force de l'ignium le tissu de vies qu'on avait dû connaître avant.*

*Si bien qu'un jour, tout sembla ordinaire à tous.*

I.

# Le froid







# Chapitre 1

QUAND IL ÉVOQUERA PLUS TARD la série d'événements qui faillit lui coûter la vie, Bastien de Corville se dira que tout a commencé par une gargouille en rut.

Pour l'heure, il se fraye un chemin à travers la foule des visiteurs de l'Omniexposition.

Impossible de travailler aujourd'hui. Il a bien fait de quitter son étude pour profiter de la manifestation organisée sur la Grand Place du pilier Vicqueur. Jusqu'à présent, ce qu'il a vu ne l'a pas déçu.

L'automate habillé de peaux de bêtes, à la manière d'un naufragé de la jungle, l'a beaucoup impressionné. À l'aide d'un boîtier de bois cerclé de cuivre, son inventeur lui donnait des ordres simples, qu'il exécutait sous le regard ravi des enfants. Les dames, dissimulées derrière la voilette de leur chapeau, souriaient d'amusement, en particulier lorsque l'appareil a soulevé des haltères en poussant un cri de rage mécanique qui a déclenché l'hilarité.

Les pavillons coloniaux ont également retenu son attention. Outre des tableaux en relief représentant les diverses batailles

menées par la Gallande dans des contrées lointaines pour y revendiquer des territoires, auxquels Bastien n'a accordé qu'un bref coup d'œil, il a pu y admirer des spécimens empaillés de créatures étranges qu'il avait déjà étudiées au musée, mais qu'il avait rarement l'occasion de contempler d'aussi près. Il a passé plus d'une bonne partie de l'après-midi à les observer sous toutes les coutures, avant de repartir flâner sous le soleil de plomb.

Mais après plusieurs heures passées à jouer des coudes, il lui faut maintenant un peu de calme. La chaleur moite qui baigne la Grand Place n'arrange rien. Enfin parvenu à s'accouder au parapet de pierre bordant la place, il contemple la ville qui s'étend en contrebas.

Il pose son haut-de-forme et sa canne sur le rebord et son regard se perd dans le lointain. Les autres piliers de Gale se dressent à quelque distance, leurs bases perdues dans la pénombre du bas monde. Çà et là, un cavalier plane sur sa gargouille ou gagne les hauteurs, loin au-dessus des câbles des trams treuillés transportant leurs cargaisons de voyageurs. La silhouette du pont Eugène Maxime se laisse deviner, entre le pilier des Monnaies et le pilier Courtel, son unique arche de fer enjambant le vide avec grâce. Au loin, on ne discerne plus que des silhouettes architecturales, puis la ville cesse brusquement, stoppée net par le mur de vape. La masse d'un blanc laiteux stagne ou se meut avec paresse, s'élevant sur plusieurs kilomètres, telle l'enceinte d'une gigantesque prison de brume.

Bastien reste un moment à profiter de la vue. Il sent derrière lui la foule qui se presse autour des stands et des présentoirs, admirant des inventions plus ou moins grotesques ou se

pâmant devant des plantes rapportées de loin. L'idée de devoir la retraverser pour gagner la prochaine station de tram treuillé et rentrer lui déplaît, et il lui faut plusieurs minutes pour se résoudre à quitter le parapet.

Il remet son chapeau et reprend sa canne, puis il replonge dans la masse des visiteurs. Il navigue tant bien que mal entre des commères, des gentilshommes au port altier, des traîne-savates suant la fatigue et de jeunes dandys. Quelques gamins en culotte courte manquent de le faire trébucher avant de détalier en riant. L'odeur du peuple le gêne un peu. Les tire-laine sont sûrement à l'œuvre, et il tâte machinalement son portefeuille pour s'assurer qu'il est toujours en place, dans la poche intérieure de sa redingote.

Un mouvement de foule le pousse soudain vers la droite, loin de l'escalier menant à la station. Sans qu'il puisse vraiment réagir, il se retrouve pressé contre la barrière d'une estrade, que prolonge une plate-forme de bois s'élançant dans le vide.

Plusieurs personnes attendent une démonstration quelconque. Bastien pousse un soupir à l'idée de devoir à nouveau forcer le passage.

Une cabine de métal, ajourée de fenêtres courant sur tout son pourtour, est amarrée à la plate-forme et flotte au-dessus du gouffre, suspendue à un ballon ogival. Sous le ballon, un moteur à vape ronronne discrètement. La porte coulissante de la cabine est ouverte. Un homme de taille moyenne, aux muscles noueux se dessinant sous sa chemise aux manches retroussées, procède à quelques réglages sur l'appareil. Puis il se tourne vers son public. Ses pommettes saillantes flanquent un nez un peu aplati.

« Non, mesdames et messieurs, vous ne rêvez pas. Vous aurez beau chercher, vous aurez beau inspecter cet appareil révolutionnaire sous tous les angles, vous aurez beau le démonter pièce par pièce, en analyser minutieusement tous les plans, vous ne trouverez pas de siège, pas de gouvernail, pas de boussole, pas de leviers de commande. Non, mesdames et messieurs, vous n'en trouverez pas, car il n'y en a pas. Cet appareil, mesdames et messieurs, cet appareil entièrement nouveau, fruit d'années de recherches et de mise au point par votre serviteur, cet appareil ne se dirige pas de l'intérieur... »

Ménageant une pause dramatique, il franchit l'estrade à grands pas et gagne un boîtier métallique fixé au garde-fou. On y aperçoit plusieurs manettes, boutons et voyants. Un mince filet de vape, à peine visible dans la chaleur de l'après-midi, s'en échappe à intervalles réguliers.

« Car c'est d'ici, mesdames et messieurs, d'ici et non de l'intérieur de la nacelle, que l'engin se pilote. » Nouvelle pause dramatique. Autour de Bastien, quelques personnes sifflent d'admiration ou laissent échapper un hoquet de surprise.

« Oui, mesdames et messieurs, vous avez bien entendu. Cet appareil, capable de transporter jusqu'à trente personnes, se dirige à distance. La portée de son émetteur dépasse les huit cents mètres, et l'engin lui-même peut atteindre la vitesse de vingt-cinq nœuds. Le moteur à vape situé juste au-dessus de la nacelle garantit une chaleur suffisante pour le maintenir dans les airs et actionne également l'hélice que vous apercevez à l'arrière du ballon. Imaginez les possibilités... »

Bastien réfléchit un instant. Pour le transport de produits dangereux, pourquoi pas... Pour les voyageurs, les avantages lui semblent moins évidents.

« Et aujourd’hui, en Gallande, mesdames et messieurs, vous avez la possibilité de participer au premier vol de démonstration publique de mon appareil. Depuis l’estrade, je piloterai le véhicule et lui ferai survoler le pilier Cabenet, que vous apercevez là-bas, avant de le ramener jusqu’ici et de le faire s’amarrer en douceur. Une occasion unique, mesdames et messieurs ! L’occasion de dire : “J’y étais” ! »

Déjà quelques hommes gravissent les marches menant à l’estrade. Une dame d’âge mûr les rejoint, suivie par un groupe de jeunes gens. Une femme munie d’une ombrelle avance, accompagnée d’un soupirant à barbichette. Bastien leur emboîte le pas. L’idée de s’éloigner quelques minutes de la foule le soulage. Et il n’a pas souvent l’occasion de survoler la ville autrement qu’en treum ou en gargouille.

Il prend pied sur l’estrade, rajuste le col de sa redingote, enfonce son haut-de-forme sur sa tête et contemple les badauds. Alors que ses yeux se promènent sur la Grand Place, passant d’un stand à l’autre et s’arrêtant un instant sur la verrière majestueuse du pavillon colonial, il écoute vaguement l’inventeur donner ses consignes de sécurité.

Puis il franchit la passerelle et embarque avec les autres. Ne plus sentir le vent sur son visage lui procure une sensation agréable. Il saisit machinalement la barre de fer courant sous les fenêtres afin d’assurer son équilibre. Inutile en réalité, l’appareil est parfaitement immobile.

L'inventeur ferme la porte coulissante et la verrouille. « Larguez les amarres ! » Les occupants échangent des regards malicieux. On est impatient. Le prétendant offre sa main à la dame à l'ombrelle, qu'elle saisit en baissant les yeux. Un des jeunes gens sort plusieurs cigares et les offre à ses amis, qui les acceptent avec joie. La grosse dame a les deux mains rivées sur la barre. Elle regrette déjà d'avoir embarqué, pense Bastien avec amusement.

Un bruit métallique se fait entendre et on sent que la nacelle n'est plus arrimée. Elle perd de l'altitude durant une demi-seconde avant de se stabiliser. Le moteur à vape ronronne un peu plus fort au-dessus de leurs têtes. Par la fenêtre, Bastien aperçoit l'inventeur manipuler l'émetteur tout en surveillant la nacelle, qui commence à s'éloigner et à prendre de la hauteur. La Grand Place est bientôt entièrement visible, puis c'est l'ensemble du pilier Vicqueur qui se dessine peu à peu. On distingue vite les quartiers hauts, aux riches espaces et arcades, leurs structures métalliques épousant la pierre équarrie, les ferrures, les moellons ornés de lierre, les murets ceignant des jardins suspendus. Les flèches, les places, les galeries se dévoilent sous leurs yeux. Les passagers ne peuvent réprimer des exclamations admiratives.

Ce n'est pas comme sur Charybde, pense Bastien. C'est une bête belle et intelligente, et la monter est toujours un plaisir. Mais à dos de gargouille, le vent vous force toujours à plisser les yeux. Et malgré la selle fermement attachée à l'animal, malgré la sangle de sécurité que tout bon cavalier n'oublie jamais de serrer pour éviter une chute mortelle, le vide est omniprésent. Toute l'attention doit se concentrer sur le vol. Le paysage ne s'apprécie pas. Il se perçoit, tout au plus. Quant à ce qu'on

peut voir en dirigeable, cela n'a rien de commun. La distance est trop grande, le véhicule trop massif pour faire ressentir la proximité, la présence des bâtiments nichés sur toute la hauteur des piliers, le jeu des ponts et des câbles des trams treuillés striant l'espace...

Dans la nacelle, Bastien a l'impression de n'avoir jamais vraiment admiré Gale du ciel.

À côté de lui, l'ombrelle sourit avec candeur. Son prétendant semble fasciné lui aussi, au point de ne plus penser à jouer de la situation à son avantage. Les jeunes gens plaisantent bruyamment. Même le visage de la matrone s'éclaire.

La nacelle s'élève encore et vole vers le pilier Cabenet, dont on aperçoit déjà au sommet les demeures à colonnes. Un des jeunes gens, un foulard de soie pourpre autour du cou, entonne d'une voix grave une chanson à la gloire de la Gallande. Ses camarades la reprennent en cœur. Les autres écoutent en souriant. Il ne demande qu'à partir, pense Bastien. Que la guerre éclate, et il se précipitera en première ligne.

Il les ignore de son mieux. Le spectacle de la ville qui rapetisse le fascine. Cela explique probablement qu'il ne repère pas tout de suite le petit point qui, surgissant de derrière le pilier Cabenet, se dirige droit sur la cabine.

La gargouille est puissante, une bête superbe. Ce doit être une pure race, un vrai dragon, pour évoluer à de telles hauteurs. Pas une des chauves-souris qui végètent, les ailes pendantes et couvertes de mousse, sur les pignons du bas monde. Son cavalier se tient droit en selle, les rênes bien en main. La nacelle doit l'intriguer et il souhaite voir ça de plus près. Mais pourquoi vole-t-il si vite ?

Bastien se redresse et regarde autour de lui. Un des jeunes chanteurs a aperçu la gargouille, lui aussi. Son sourire pâlit. Elle fond littéralement sur la cabine. Impossible de voir le visage du cavalier, dissimulé derrière un châle et un chapeau à large bord.

Instinctivement, Bastien gagne l'autre côté de la nacelle et cherche l'inventeur des yeux. Il distingue à peine sa silhouette sur son estrade. Il ne peut pas ne pas avoir vu ce qui va se produire... Mais l'appareil ne change pas de cap.

« Eh, la gargouille, là !... Il est fou ou quoi ? »

Une voix d'homme, c'est tout ce que Bastien peut dire. Des cris d'effroi lui répondent alors que chacun comprend ce qui est en train de se produire. La matrone a baissé la tête et fermé les yeux. Les passagers se bousculent. On veut se cramponner quelque part, à n'importe quoi. Bastien cherche le visage du cavalier, sans succès.

Lorsque, à quelques mètres de la cabine, la gargouille avance le bassin et relève les pattes arrière pour y planter les serres, Bastien a le sentiment que plus aucun son ne parvient à ses oreilles. L'instant semble ne pas vouloir finir, comme si la scène n'était qu'une lithographie truquée, illustrant une histoire à sensation ou un feuilleton à suspense.

Les fenêtres éclatent et le vent déferle à l'intérieur, tandis que la nacelle tangue violemment. Les cris se mêlent au souffle du vent. Les pieds de Bastien quittent le sol, son dos heurte le plafond, mais sa main ne lâche pas la barre horizontale. Puis il se retrouve par terre.

Au-dessus de sa tête, la patte gauche de la gargouille s'est enfoncée dans le métal de la carlingue. L'autre a plongé dans la poitrine du prétendant, qui n'est plus en mesure de crier.

Le sang jaillit de la blessure et éclabousse la robe de la jeune femme, qui lâche son ombrelle sans réaliser ce qui se passe. Elle hurle lorsqu'une nouvelle secousse la projette vers la fenêtre brisée. Ses mains s'agrippent à ce qu'elles trouvent, le verre encore fixé à l'encadrement de la fenêtre lui entaille les paumes, elle saisit le bras d'un des jeunes gens en pleurant, passe par l'ouverture, chute et l'entraîne avec elle dans la mort.

« Arrêtez-la ! » crie Bastien à l'adresse du cavalier tout en cherchant à se remettre d'aplomb. Entend-il seulement sa voix ? Il tend la main vers lui tandis que la gargouille remue, souffle et semble vouloir déchiqeter toute la cabine.

Elle a ses chaleurs, pense Bastien. Elle n'en peut plus. Il ne la contrôle plus.

Il saisit à l'aveuglette une sangle des fontes de la selle, mais le cuir casse et il se retrouve à nouveau au sol. La nacelle perd son assiette. Bastien n'a que le temps de se cramponner à la barre pour ne pas passer par-dessus bord. Autour de lui, d'autres ne parviennent pas à s'accrocher et tombent par grappes en criant, happés par le vide. Les braiments de la bête lui emplissent les oreilles. Ses serres déchiquettent le métal, elle avance frénétiquement le bassin et son sexe de pierre saillit de son entrejambe, cherchant à s'introduire là où il peut.

Puis Bastien se sent soulevé, comme s'il venait de perdre une partie de son poids. La cabine commence sa chute.

Il reprend pied et aperçoit la gargouille, cramponnée au ballon qu'elle vient de percer et qui crache son air chaud. À côté de lui, la matrone n'a toujours pas lâché prise. Elle a relevé la tête, la figure pleine de larmes, mais aucun son ne sort de sa bouche, figée en un rictus de terreur.

Où est mon chapeau ? pense Bastien. Et ma canne ? Et où sont les autres ? On tombe. On va s'écraser sur un pilier. Mon encyclopédie... Je ne l'ai même pas commencée. Je n'ai pas terminé de tout classer... C'est dommage. Je vais mourir et je n'ai pas fini. C'est dommage.

Il aperçoit la plate-forme de l'inventeur à leur hauteur et les demeures cossues nichées contre la paroi du pilier, juste en dessous. Puis l'architecture change. Les pierres se font plus grossières, les arcades moins travaillées, les pièces moins vastes. La gargouille se démène contre le ballon, en grande partie vidé de son air. La cabine prend de la vitesse et les différents niveaux du pilier Vicqueur passent de plus en plus rapidement sous ses yeux. Des structures de bois apparaissent, plaquées contre les parois. Des demeures modestes, humbles, et enfin les taudis en planches du bas monde, près du lac.

Bastien entend vaguement l'ultime cri de la gargouille, plus fort et plus long que les autres, et le choc le plaque au sol. L'eau glacée s'engouffre par les fenêtres sans verre. Écrasée par le poids de la bête qui se démène, la cabine s'enfonce.

Il hurle, cherche à reprendre son souffle, mais l'air ne semble pas vouloir pénétrer ses poumons. Il aperçoit vaguement quelques passagers qui s'extirpent, d'autres qui ne reprennent pas conscience. Le froid le paralyse. L'eau lui arrive à la poitrine et continue à monter. Il entrevoit, très loin au-dessus de lui, la pâleur orangée du ciel et se rend compte que c'est la direction à prendre s'il ne veut pas couler. Il attrape la main de la matrone et s'extrait avec elle de la cabine, qui sombre complètement.

Elle l'entraîne dans son sillage et Bastien coule avec elle, sa main toujours serrée dans celle de la femme qui gesticule à côté de lui. L'air quitte ses poumons à grosses bulles. Il agite les jambes, remonte à la surface. Aspire une goulée d'air. À quelques mètres, la gargouille prise dans le reste du ballon et les câbles de suspension s'agite sans parvenir à se libérer. Elle grogne en tentant de se dégager. Son corps de pierre coule. Elle s'abîme dans l'eau en rugissant, son cavalier toujours en selle, avec ce qui reste de l'appareil.

La matrone souffle. La rive est à plus de cinquante mètres. Des badauds en guenilles s'y sont déjà rassemblés et assistent à la scène. Bastien entend le son d'un canot à aube mais ne parvient pas à le localiser. Il appelle à l'aide sans vraiment savoir ce qu'il dit. Le fond du lac semble vouloir l'attirer à lui, malgré ses mouvements de jambes. Garder la tête hors de l'eau devient de plus en plus difficile. Il cherche le canot du regard. Il ne sait plus où est la rive. Il ne reste rien de la cabine, du ballon ou de la gargouille. Il faut nager, mais vers où ? Il a lâché la main de la matrone. Un cri s'échappe de ses lèvres. Il doit ôter sa redingote, c'est elle qui l'entrave. Il tente de la déboutonner et se sent à nouveau attiré vers les profondeurs. Pris de panique, il agite les bras et remonte. Puis il recommence à couler.

Quelqu'un l'empoigne par le col et le hisse sur une barque à fond plat. Deux hommes en vêtements de toile crient des mots qu'il ne comprend pas. Un troisième se penche sur Bastien et le gifle à deux reprises. Il cherche à se relever, retombe sur le dos... L'homme se désintéresse de lui et le laisse allongé. Bastien perçoit la présence d'autres corps à côté de lui.

Il expire, inspire, essaye de défaire le col de sa chemise. Il a froid. Comme s'il était toujours dans l'eau. Elle semble l'engloutir, refermer sur lui ses doigts morts. Il n'en a plus pour longtemps. Il est en train de perdre conscience.

Ou bien de tomber inconscient ? Quelle est l'expression la meilleure ? Celle qui correspond le mieux à sa situation ? Bastien hésite.

Finalement il décide de s'évanouir.



## Chapitre 2

 U MÊME INSTANT, mille trois cents mètres plus haut, Ernest Gulliver s'impatiente.

Cela fait maintenant plus d'une heure et demie qu'il a pris pied sur le dirigeable, en vol stationnaire au-dessus de Gale, de la Compagnie des Sels et Métaux. Le luxe du salon à baie vitrée où on l'a fait entrer, lui et les autres explorateurs, a cessé de faire effet.

En apprenant que la réunion allait commencer « dans quelques minutes » et qu'il pouvait se mettre à l'aise, il a déjà senti le coup fourré. Mais il a joué le jeu. Ce n'est pas lui qui décide. C'est la Compagnie. Il a pris place dans un des fauteuils à oreillettes disposés face à la baie et admiré la vue en mâchonnant son cigare. Quand un majordome en livrée lui a proposé à boire, il a commandé un whisky sec, qu'il a siroté en prêtant l'oreille aux discussions.

Il connaît déjà quelques-uns de ses concurrents. Aucun d'eux ne constitue un réel problème. Personne n'essaiera de lui jouer un sale tour en prospectant sur son secteur ou en sabotant son matériel avant le départ. Ça s'est déjà vu, même

si la Compagnie ne manque jamais d'ajouter le nom du ou des coupables à sa liste noire.

Ernest a donc attendu que le temps passe. Mais après son troisième whisky, il commence à se faire long.

Il quitte son fauteuil et se dirige vers le crachoir, où il se débarrasse du bout détrempé de son cigare. Les autres ne lui prêtent pas attention. Personne n'a l'air à sa place ici, Ernest pas plus que les autres. Les bottes épaisses, les manteaux de peau tannée par le vent et le soleil, doublés de laine pour certains, les chapeaux amples, les ceinturons...

Tout ça cadre mal avec les canapés de cuir, les dessertes ouvragées où attendent les liqueurs, les ferrures de cuivre ornées de motifs végétaux ou de formes géométriques. La Compagnie le fait certainement exprès, pour asseoir son autorité. Lui-même ne peut s'empêcher de comparer sa moustache, qui rejoint presque la base d'un menton par ailleurs mal rasé, avec les lignes de poils fines du majordome, à peine visibles et pourtant immanquables, venant souligner le pli de sa bouche. Deux mondes, qui ne devraient rien avoir à faire l'un avec l'autre.

Il se laisse tomber dans son fauteuil avec un sentiment de dégoût. Toute cette opulence lui reste au travers de la gorge.

Son regard se pose sur la plaque de cuivre accrochée à droite de la double porte menant à la salle de réunion. Combien de noms peut-on y lire ? Impossible à dire d'ici. Les lettres sont trop petites. Et ils sont trop nombreux. Il se souvient avoir remarqué un jour, à l'occasion d'un autre appel d'offres, que le premier avait été gravé soixante-douze ans plus tôt. Ça doit faire dans les quatre-vingts ans maintenant, pense-t-il. Bizarre,

d'ailleurs, que la Compagnie laisse la plaque ici. Ça lui ferait presque une mauvaise publicité, tous ces morts.

Il se lève et s'approche. La dernière série de dates remonte à quelques semaines à peine. Adelin, Aubreux, Balanteaux, Brequin, Bulard, Canelote... Et ça continue. Sur des lignes et des lignes. Des lettres gravées à petite casse. Des mots, des noms qui ne veulent rien dire. Ou plutôt si. Des noms qui veulent dire que l'expédition est tombée sur un os qui ne l'a pas laissée rentrer. Ça doit en faire, des veuves et des orphelins...

Ernest passe machinalement la main sur la cicatrice qui court sur son flanc droit. Il ne sent plus rien, ou très rarement. Il y a juste ce léger renflement de chair qui ne disparaîtra jamais. À l'endroit où l'éclaboussang lui a enfoncé une de ses cornes sur cinq centimètres. Ce jour-là, il s'en est fallu de peu pour que son nom rejoigne celui des autres. Il regagne son fauteuil.

Alors que son regard se perd à nouveau dans le jeu des nuages passant au-dessus de Gale, il aperçoit un canot quitter les hauteurs de la ville et se diriger vers le vaisseau de la Compagnie. Il se lève et prend appui sur le rebord de la baie. L'embarcation est modeste, mais rapide. Un ballon de taille moyenne. Ça doit souffler fort pour les passagers, à cette altitude. Un homme se tient derrière le gouvernail, un autre surveille le fonctionnement du moteur à vape. Un troisième, coiffé d'un chapeau melon, est assis au milieu. Il serre contre lui une sacoche de cuir.

Le canot s'approche, arrive à la hauteur du vaisseau et se stabilise. Ernest devine sans les voir les hommes d'équipage déployer leur passerelle de métal, qui apparaît bientôt à sa vue.

Les matelots tendent leurs perches, accrochent la passerelle, tirent sur les hampes de bois pour rapprocher leur embarcation et s'arriment. Enfin le passager se lève, passe sa sangle de sécurité et traverse la passerelle, franchissant l'abîme à pas assurés.

Au même moment, la double porte s'ouvre sur M. Lumel. « Toutes nos excuses pour ce retard, nous sommes les premiers à apprécier la ponctualité, mais cette fois-ci le sort était contre nous. Nous allons pouvoir commencer, c'est tout ce qui importe. Prenez place, je vous en prie... » Ernest se joint aux autres et franchit le seuil de la salle de réunion.

Le tapis lui semble encore plus moelleux que dans le vestibule. Malgré les murs recouverts d'un papier floqué plutôt sombre et l'absence de fenêtres, la table de bois qui occupe tout le centre est suffisamment éclairée par le lustre imposant et les lampes murales.

Ernest y prend place. Il admire une fois de plus les tableaux de style classique décorant la pièce. Il apprécie particulièrement l'un d'entre eux, sur lequel une file d'explorateurs progresse dans la jungle. Ils avancent avec difficulté. La fatigue creuse les visages. Et aucun ne remarque, cachée derrière la feuille d'une fougère aux formes impossibles, la guêpe rouge qui n'attend que de pouvoir frapper.

Le morbide de la scène le fascine. Elle dénote par rapport aux autres tableaux qui tendent à mettre en avant le courage de ceux qui s'enfoncent dans l'inconnu pour en rapporter les bienfaits à la civilisation. Ici, c'est la mort qui les attend. Tout du moins pour l'un d'entre eux. L'artiste a particulièrement bien rendu les griffes de la guêpe, grosses comme le pouce, qu'il est parvenu à doter d'une certaine grâce.

Une porte s'ouvre et le passager du canot entre, sa sacoche à la main, son chapeau melon dans l'autre. Lumel lui fait un signe de tête et l'homme prend place à l'écart. C'est donc toi qu'on attendait, pense Ernest.

Debout devant sa chaise, Lumel se penche en posant les doigts sur la table. Il a revêtu son habituel sourire, celui qu'il arbore toujours quand il veut rouler quelqu'un dans la farine. Ernest ne lui connaît d'ailleurs que celui-là. Il va très bien avec son trois pièces. Ses vêtements, comme le reste de son personnage d'ailleurs, puent la procédure, les dossiers et les ordres aboyés aux subalternes.

« Pour commencer, laissez-moi vous exprimer toute ma satisfaction à vous voir si nombreux aujourd'hui. C'est à peine si nous pouvons asseoir tout le monde, et cette affluence est tout entière à mettre au crédit de votre professionnalisme. »

Son regard parcourt l'assistance, comme pour faire croire à chacun que ces mots lui sont personnellement destinés.

« Je suis d'autant plus heureux que la situation ne prête guère à rire. Vous le savez comme moi, notre pays traverse une crise grave. Peut-être même la plus grave qu'il ait jamais connue depuis la découverte de la vape. Nous ne pouvons nous permettre aucun manquement, tant dans notre travail que dans notre dévouement aux intérêts de la nation. » Il marque une pause, baissant les yeux sur la table. Ernest pense au projet évoqué par la Compagnie dans un article sur lequel il est tombé il y a quelques jours. Une installation d'extraction sous-marine dans la mer de Jade. C'est loin. C'est une entreprise de taille. Rien que la technique mise en œuvre, ça donne

le tournis. Sans compter que les eaux ne sont pas sûres là-bas. Encore moins que celles du lac.

« À nos portes, la Germanie s'arme. Et même si notre peuple a toujours tenu pour sacré son amour de la paix, il serait fou, il serait criminel de ne pas envisager un conflit armé, quel que soit le dégoût que nous inspire cette sombre perspective. » Le sourire a laissé place à une moue résignée. Ernest sait déjà où il veut en venir. Le salaud.

Il observe les autres explorateurs autour de la table. Sernet a compris lui aussi, et Ducôme. Ça se voit à leur rictus ironique, que Lumel se garde bien de relever. Mais il y a aussi pas mal de nouvelles têtes. Ceux-là ne se doutent de rien. Ou bien ils croient à ce qu'ils entendent. Ce qui est pire.

« Vous et moi exerçons, certes, des métiers différents. Vous parcourez l'inconnu, moi pas. Je reste sur place. J'essaie de vous mettre tous, à chaque instant et quelle que soit votre destination, en position de revenir, et de revenir victorieux des dangers qui sont votre quotidien. Et pourtant, c'est bien ensemble, tous ensemble, que nous parvenons à assurer à la nation l'accès aux richesses qui font sa grandeur. C'est ensemble que nous posons un regard tendre sur les êtres qui nous sont chers, et que le pays a élevés en son sein comme il l'a fait pour nous-mêmes. Nous connaissons tous le prix de la réussite nationale, le tribut à payer pour rester le fer de lance de la civilisation. » Sans détourner les yeux, il tend le doigt vers la double porte. « Les noms gravés sur la plaque accrochée au-dehors sont là pour nous rappeler que le grandiose ne peut se concevoir sans sacrifice. Nous en savons tous la valeur. »

Ernest sent sa mâchoire se crispier. Il ne recule devant rien. Si le nom d'un de ses amis était gravé là, il saisirait probablement Lumel par le col, le traînerait jusqu'à la baie du vestibule et l'y ferait passer à travers.

« Vous vous en doutez, dans le terrible choc des peuples qui s'annonce, la Compagnie des Sels et Métaux n'entend en aucune façon se soustraire au devoir qui est le sien. Tout comme vous, j'en suis sûr. Et je suis très heureux de pouvoir vous annoncer que le gouvernement est lui aussi de cet avis. »

Il ouvre la chemise de cuir qui repose devant lui et en extrait un feuillet qu'il brandit avec fierté. « C'est en effet le directeur de cabinet de M. Duglandet lui-même qui nous garantit son aide. Grâce à lui, nos prospections vont pouvoir se poursuivre dans les mois qui viennent et connaître, je l'espère, le succès que nous leur souhaitons tous. »

L'assistance est partagée. Certains comme Ernest restent immobiles. D'autres sourient, on entend même des soupirs de soulagement. Il serre le poing sous la table. Lumel sourit lui aussi, comme s'il se réjouissait avec les autres de la bonne nouvelle. Quand est-ce que tu vas le dire, pense Ernest. On a compris. L'heure est grave, mais ça va bientôt s'arranger. Pour ça, il faut juste continuer à trimer.

« Je ne vous cache pas que pour la Compagnie, la responsabilité est de taille. Elle repose sur nos épaules à tous. » Ça y est. Il se décide enfin.

« Afin de pouvoir garantir au plus grand nombre d'entre vous les chances les plus équitables dans l'attribution d'une zone, nous avons donc dû réduire quelque peu le montant alloué à la mise en place de vos équipes. Il en va de même pour

le barème des découvertes, au cas où il serait applicable à votre retour. Mais vous conviendrez sans nul doute que, en cette heure critique, la somme prévue reste très attrayante. D'autant que le montant attribué aux cartes que vous rapporterez ne varie pas. Vous trouverez toutes les informations dans les dossiers disposés devant vous. Vous pouvez les consulter dès maintenant, et même signer le contrat sans attendre. Je reste à votre disposition jusqu'à dix-sept heures dans cette salle. Comme d'habitude, vous ne recevrez les coordonnées exactes de votre zone de prospection qu'une fois le contrat et la clause de confidentialité signés. Je me permets à ce sujet de vous rappeler que toutes ces informations sont la propriété exclusive de la Compagnie des Sels et Métaux et que leur divulgation, totale ou fragmentaire, avant, pendant et après exécution du contrat est passible du retrait immédiat et définitif de votre licence d'exploration.

« Encore une fois, messieurs, je tiens à vous exprimer toute ma gratitude. Ensemble, nous saurons faire triompher la liberté, l'honneur et la civilisation contre la barbarie. »

Lumel fait un signe de tête que lui rend une partie de l'auditoire, puis il se dirige vers un secrétaire disposé dans un coin.

Ernest consulte les documents posés devant lui. Forfait de formation des équipes... Oui, c'est beaucoup moins. Les ordures. Avec ça, on ne peut même pas affréter un cinquante mètres. Ou alors sans équipage. Il faudra faire autrement. À moins que le secteur ait été jugé trop sûr, et dans ce cas...

À côté de lui, un jeune homme en chemise de lin observe sa feuille. Sa bouche est scellée en un pli nerveux. Ernest l'entend respirer. Il jette un œil de biais vers son document.

C'est beaucoup mieux. Là on peut faire quelque chose. Et le barème doit être à l'avenant. Ce qui explique la trouille de ce type. Pour se voir attribuer un forfait pareil, sa zone ne doit vraiment pas être commode.

Quel âge a-t-il ? Vingt-cinq ans ? Ernest imagine sans peine son parcours. Fils d'artisan, qui voit ses parents perdre pied peu à peu et atterrir à l'usine, où ils dépérissent lentement. Lui qui les aide de son mieux. Des petits boulots s'il en trouve. Et puis une rencontre. Quelqu'un lui raconte le métier. Peut-être une ou deux aventures pas trop loin de Gale, histoire de se faire les dents. Quelques clients modestes, un peu d'action, une poignée de trouvailles, pas grand-chose. Puis le bouche-à-oreille. Les appels d'offres de la Compagnie. La cour des grands.

Seulement là, c'est trop grand pour lui. Il a regardé les coordonnées, volontairement imprécises, et il comprend que c'est très loin. Donc très dangereux. Et comme il n'est pas idiot, il réfléchit. Il pourrait mourir. Ou revenir estropié, ce qui serait peut-être pire.

Sans dire un mot, Ernest avance sa feuille et la place sous le regard de son voisin. Le jeune homme tourne la tête vers lui, puis vers la feuille. Son regard croise celui d'Ernest. Sans rien ajouter, il lui tend son dossier. L'échange se fait et chacun replonge dans ses pensées comme si rien ne s'était produit.

Oui, c'est beaucoup mieux. Ernest fait un rapide calcul. Il faudra de toute façon un aérostat de tête. Ovoïde, pour une nacelle suffisamment longue. On ne sait jamais, le tonnage peut avoir son importance. Il faut transporter l'équipage, les tentes, les navettes... Tout le matériel. On verra ce qui sera

disponible. Le *Vague-à-Lames*, avec un peu de chance. La somme suffit aussi pour quatre ou cinq canots. Ça devrait aller.

Il se représente grossièrement les embarcations, les hommes, les moteurs. Puis il examine les coordonnées du secteur à prospecter.

Les Vainerterres. Bien sûr.

Mentalement, il rajoute un canot. Il faudra aussi des armes et des munitions.

Il contrôle une dernière fois le contrat, forfait, barème, clauses, dates de départ et de retour. Il saisit la plume blanche posée près de l'encrier devant lui, en trempe l'extrémité et appose sa signature à la fin du texte, puis ses initiales sur chaque page.

C'est fait.

Plusieurs contractants ont déjà quitté les lieux. D'autres remettent leur contrat à Lumel. Ernest se lève et attend son tour. Le moment venu, il lui tend la liasse de feuillets.

« C'est parfait, M. Gulliver, je vous remercie... Ah, je vois que... Auriez-vous l'obligeance de bien vouloir patienter encore un peu ? J'aimerais m'entretenir avec vous un instant... Cyril ? » Un majordome s'approche. « Emmenez M. Gulliver à côté et offrez-lui à boire. Pas le bar habituel, l'autre. Et de quoi fumer. » Ernest se force à sourire. On veut l'amadouer. Il suit le majordome sans un mot.

De retour devant la baie vitrée, il observe l'embarcation s'éloigner du dirigeable et redescendre vers Gale chargée du reste de ses collègues et concurrents. La réunion est terminée. Il tire sur son cigare en regrettant de ne pas pouvoir se payer le

luxe d'un autre verre. Ce whisky était assez remarquable mais il doit garder la tête claire.

« Enfin, à nous ! » fait Lumel en entrant, accompagné de l'homme au chapeau melon. « Pardonnez ces précautions, mais je ne tiens pas forcément à ce que tout un chacun nous entende. Laissez-moi vous présenter M. Hargne. »

L'autre lui tend une main aux doigts fins et musclés. Il l'observe de ses yeux perçants. Sa moustache bien taillée accentue son sourire convenu. « Très heureux », fait-il d'une voix chaude. Ernest lui rend son salut. Un détective de l'agence Greenings. Sa mise, son air rusé... Les muscles de son dos se raidissent imperceptiblement.

« M. Gulliver, ce que j'ai à vous demander maintenant, je ne le demanderais pas à n'importe qui. Si un autre que vous avait obtenu ce secteur, j'aurais probablement dû... disons, intervenir. Mais le hasard m'a épargné ce contretemps et j'en suis, je dois bien le dire, très heureux. Votre zone de prospection intéresse en effet, pour des raisons qui n'ont pas à être évoquées ici, des personnes très haut placées. M. Hargne, par l'intermédiaire de la société de détectives privés Greenings, que vous connaissez certainement, est mandaté par ces mêmes personnes pour vous accompagner lors de votre expédition. »

Ernest garde le silence. Son regard passe de l'un à l'autre.

« En fait, dit-il enfin, vous me demandez de prendre un passager en plus...

— Exactement. M. Hargne doit prendre place à bord d'un de vos navires. Il vous reviendra de le nourrir, de veiller à ce qu'il ne manque de rien, je vous assure d'ailleurs que ses besoins sont des plus modestes et, si possible, de le ramener en bon état. »

Ernest fronce les sourcils en tirant sur son cigare.

« Je ne comprends pas bien... Qu'est-ce qu'il fera avec nous ? Qu'est-ce qu'il attend de moi ?

— En principe, rien du tout. M. Hargne vous laissera faire votre travail comme bon vous semblera.

— Je ne serai pas dans vos pattes, intervient Hargne d'une voix tranquille. Je vous assure que je sais comment fonctionne ce genre d'entreprises et je ne vous gênerai pas le moins du monde.

— Et il va de soi que vous serez dédommagé pour ce... comment dire... pour cet arrangement. Vous trouverez dans cette enveloppe de quoi faciliter l'organisation de votre expédition. Cette somme vient s'ajouter à celle spécifiée dans votre contrat, naturellement. Sachez en outre que si vous revenez avec M. Hargne en bonne santé, le même montant vous sera immédiatement remis par mes soins et en mains propres. »

Ernest décachette l'enveloppe. Pas mal. Ça fait au moins un canot de plus. Et des trombleurs, au moins trois par vaisseau.

Mais Lumel le laisse dans le noir et il n'aime pas ça.

« Dans ce cas, qu'est-ce qu'il va faire ? Ça fait beaucoup d'argent pour une promenade dans les Vaineterres... »

— Je ne vous le fais pas dire, fait Hargne en souriant. Je n'aurai en fait qu'une seule exigence.

— Oui. Vous constaterez, lorsque nous vous aurons remis les coordonnées exactes de votre prospection, que votre secteur est assez vaste. Une fois sur zone, M. Hargne vous indiquera un point précis auquel vous devrez vous rendre. C'est là que vous établirez votre premier campement. Si par la suite M. Hargne estime avoir terminé ce qu'il a à y faire, libre à vous

de vous déplacer et de vous installer ailleurs. Mais tant qu'il ne vous y autorisera pas, vous devrez rester au même endroit. De toute façon, il est peu probable que vous ayez tout inspecté en quelques jours.

— Il y a quand même un problème, et de taille. C'est que ça peut chauffer. Si c'est le cas, ne comptez pas sur moi pour risquer la vie de mon équipage juste pour lui permettre de se balader jusqu'à ce qu'il en ait marre. Les Vaineterres, ça ne plaisante pas.

— M. Gulliver, je suis un homme raisonnable, je vous assure. Et je suis encore bien trop jeune pour mourir. Ne doutez pas que, si le danger est bien réel, je serai le premier à vouloir quitter les lieux. »

Ernest réfléchit. C'est la première fois qu'on lui propose un marché pareil. Ça ne lui plaît pas.

Contrairement à la récompense.

« Moi aussi j'ai une condition. En cas de danger, c'est moi qui décide de partir. S'il préfère continuer à batifoler dans les parages, grand bien lui fasse. Je suis prêt à renoncer au bonus que vous me proposez si ça peut m'éviter de perdre mes hommes, mes deux jambes ou tout ça à la fois. »

Lumel interroge Hargne du regard, qui lui donne son assentiment d'un signe de tête.

« C'est entendu, Ernest. » Et maintenant il m'appelle par mon prénom. Ordure. « Je savais que nous pouvions compter sur vous. Indiquez-moi votre quai d'embarquement par courrier et tenez-moi au courant. Je transmettrai moi-même à M. Hargne les informations nécessaires, il vous retrouvera au moment du départ.

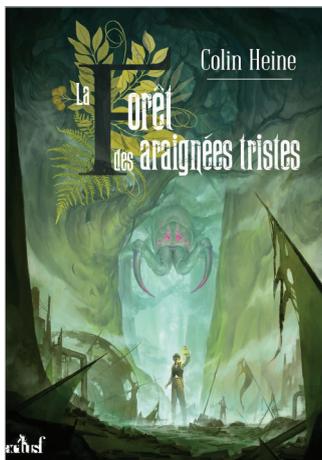
— Je n’aurai quasiment pas de bagage, M. Gulliver. Une simple valise, c’est tout. Et je saurai me faire discret. » Son sourire est amical. C’est le sourire d’un bon copain, qui tient à montrer son affection. Ernest lui tend la main, sans parvenir à déterminer s’il le juge bien ou s’il est victime de son charme. « Je vous contacte dans quelques jours », dit-il à Lumel en lui serrant la main à son tour.

Mais alors qu’il s’engouffre dans les coursives menant à la passerelle où le canot faisant la navette vers Gale ne va pas tarder à revenir, il prend sa décision. Il était bien sous le charme.

Il vient sûrement de se faire avoir.

*(Fin de l’extrait)*

Bastien est paléontologue : sa spécialité ? Étudier les créatures étranges qui naissent de la vape, ce mystérieux brouillard aux propriétés énergétiques extraordinaires qui a recouvert le monde et menace de l'engloutir un peu plus chaque jour. Tour à tour victime d'un dramatique accident en apparence banal duquel il réchappe de justesse et témoin d'un attentat, où sa survie ne tient à nouveau qu'à un fil, il voit son destin basculer. Le voilà pris dans l'engrenage d'une affaire d'espionnage d'envergure internationale, sous les feux croisés d'une société secrète d'assassins, de brutales armées et d'une agence de détectives aux méthodes douteuses. Sans compter qu'une créature cauchemardesque, tout droit venue des Vaines-terres, ces zones perdues dans un océan de vape, semble bien décidée à lui faire la peau...



*Né à Paris, Colin Heine habite désormais en Autriche où il enseigne l'allemand. Après avoir fait ses premières armes dans la traduction et pratiqué le jeu de rôle pendant de nombreuses années, il signe avec La Forêt des araignées tristes un premier roman bluffant de maîtrise. Jonglant entre intrigue politique et aventure, horreur et critique sociale, il cisèle un univers Belle Époque envoûtant, à l'ambiance steampunk teintée de gothique.*

## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 19 €  
(clic)

En numérique : 6.99 €  
(clic)

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
livre

ISBN : 978-2-36629-962-5